

**CANAL
PSY**

Bimestriel
20 F

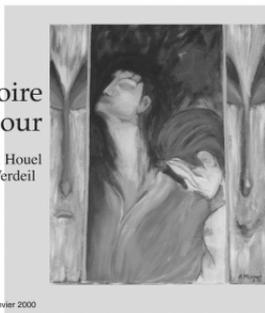
HOMMAGE
Salut mon pote...
Alain Noël Henri

APERÇU
Des masques pour le dire :
le Rêve Éveillé Analytique
Bénédictte Berruyer

RENCONTRE MARS 2001
États Généraux de la Psychologie :
L'Espace - Olyssée 2001

Histoire
d'amour

Par Annik Houel
et Jean Verdeil



46 Décembre - Janvier 2000

Canal Psy

ISSN : 2777-2055

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

46 | 2000

Histoire d'amour

Illustration : Agnès
Monnet

 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1083>

Référence électronique

« Histoire d'amour », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 04 novembre 2020, consulté le 14 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1083>

DOI : [10.35562/canalpsy.1083](https://doi.org/10.35562/canalpsy.1083)

SOMMAIRE

Noëlle D'Adamo
Édito

Dossier. Histoire d'amour

Annik Houel
Amour et adultère, mariage et divorce

Jean Verdeil
L'amoureuse et le comédien ou la sincérité

Aperçu

Bénédicte Berruyer
Des masques pour le dire : le Rêve Éveillé Analytique

Hommage

Alain-Noël Henri
Salut mon pote...

Édito

Noëlle D'Adamo

TEXTE

- 1 Histoire d'amour, c'est le titre choisi pour ce numéro accompagnant le colloque de Michel CORNATON de décembre : « Le sentiment amoureux¹ ».

« On ne sait pas ce qu'il faut faire pour se faire aimer : se montrer comme on est ou mentir. On balance entre les deux. On fait les deux d'ailleurs, au hasard un peu. On se fait comme on voudrait être, comme on croit qu'il faudrait paraître, et puis on se dit : "Ce n'est pas moi²..." ».

- 2 Le merveilleux roman d'ARAGON, *Aurélien*, ferait une parfaite illustration de ce dossier : la sincérité de l'amoureux face à celle du comédien, la balance entre l'amant et l'époux, l'amour qu'il faut apprendre à reconnaître... Mais c'est sous l'angle de l'histoire que nous avons décidé d'aborder ces thèmes. Quel chemin a pris, au fil des siècles, ce que l'on nomme communément amour et à travers lui l'image de la femme ?
- 3 Nous avons donc commencé l'année avec l'amour... L'amour qui se marie merveilleusement avec nos vœux de bonheur pour cette nouvelle année.

NOTES

- 1 Colloque du 1^{er} et 2 décembre 2000 dont les actes paraîtront dans la revue *Le Croquant*.
- 2 LOUIS ARAGON, 1944-1966, *Aurélien*, Paris, Gallimard, 702 p.

AUTEUR

Noëlle D'Adamo

Dossier. Histoire d'amour

Amour et adultère, mariage et divorce

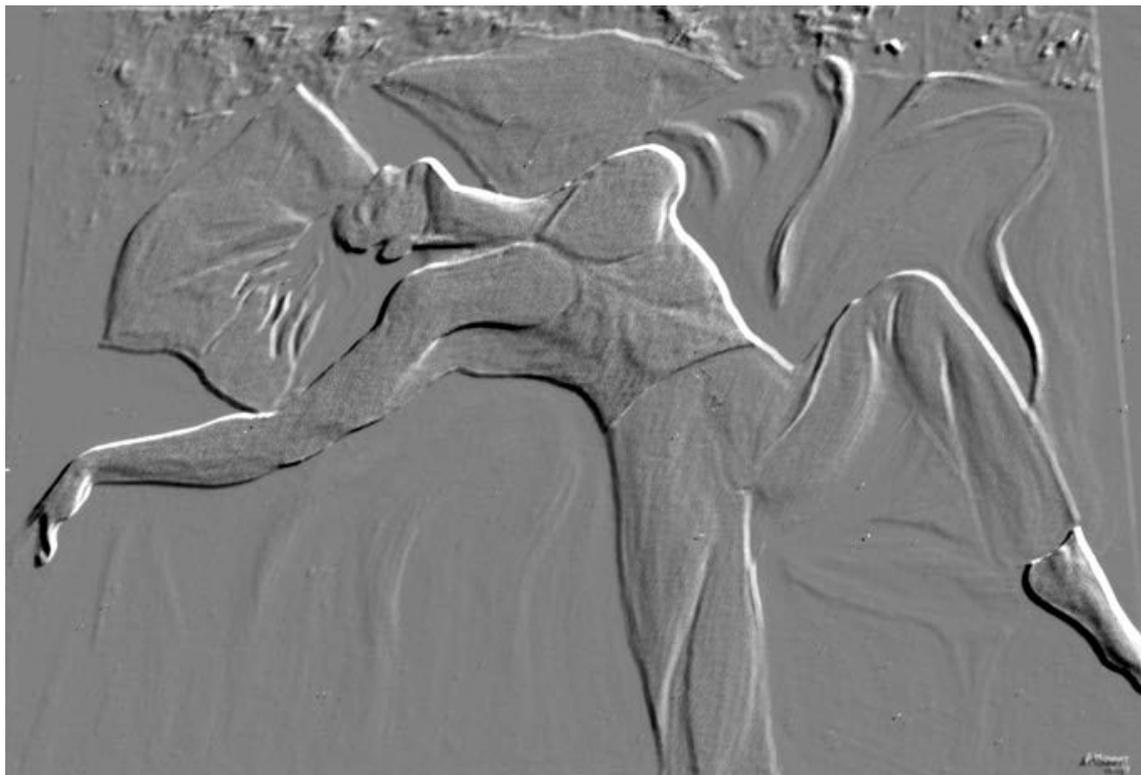
Annik Houel

DOI : 10.35562/canalpsy.1164

PLAN

Le modèle de l'amour courtois
L'adultère empêché

TEXTE



- 1 Pour qui s'intéresse à l'évolution des mentalités, adultère ou divorce sont de bons indicateurs des déceptions conjugales même s'ils ne relèvent pas tout à fait du même projet. D'un point de vue psychosociologique, ils sont néanmoins difficilement dissociables, le divorce n'ayant que trop tendance à occulter l'adultère qui est souvent son coup d'envoi. Le recours grandissant au divorce empêche

en quelque sorte l'adultère, ou du moins empêche son installation dans la durée. Une infidélité qui autrefois se serait terminée d'elle-même à condition d'en avoir le temps ouvre maintenant sur une séparation et presque aussi inéluctablement sur un second mariage, en tout cas pour l'un des deux partenaires. Les mariages s'enchaînent, aux deux sens du terme. Le mode nord-américain de vie amoureuse, avec ses mariages multiples, voire remariages entre ex-époux, est peut-être prémonitoire de ce qui attend notre société française. Il manifeste de toute façon un rejet toujours aussi violent et puritain de l'adultère.

- 2 Les mentalités françaises sont quant à elle plus indulgentes envers l'adultère, comme en témoigne le succès continu du vaudeville qui repose sur la mise en scène du trio adultère, en particulier féminin. L'adultère apparaît comme un modèle dont on peut rire mais très opérant, qui oblige à s'interroger sur sa fonction passée certes mais aussi actuelle, à la lumière des nouvelles données en matière de mariage et de rapports entre les sexes. C'est effectivement une pratique à l'aune de laquelle on peut mesurer l'état d'une société en matière de répression sexuelle et d'égalité entre les sexes. En ce domaine, les hommes et les femmes ne sont en effet pas logés à la même enseigne : l'adultère féminin a été, de tout temps, bien plus réprimé que l'adultère masculin, les peines pouvant aller jusqu'à la mort.
- 3 Malgré ces risques, les femmes y ont pourtant toujours eu recours et cette insistance dans leur détermination ne peut qu'interroger. À quoi voulaient-elles, ou veulent-elles encore, résister ? Sans doute à un mode de relations entre les sexes qui ne leur apportait pas toute satisfaction, pas plus qu'aux hommes peut-être. À l'heure d'une relative égalité sexuelle, elles apparaissent pourtant comme les plus désillusionnées, si l'on en juge par l'important taux de divorces, demandés principalement par elles. Elles ont cru, ou du moins a-t-on tenté de leur faire croire, qu'amour et mariage pouvaient enfin aimablement se conjuguer, le mariage d'amour étant devenu, au fil des siècles, le modèle du genre. L'adultère souligne pourtant l'importance de leur insatisfaction dans ce système amoureux et conjugal. Il fait symptôme, et en tant que tel, peut être analysé dans ses enjeux sociaux et historiques.

Le modèle de l'amour courtois

- 4 On comprend mieux aussi la perdurance de ce modèle de l'adultère comme modèle de l'amour quand on sait, depuis Denis de ROUGEMONT¹, que le modèle historique de l'amour est l'amour courtois : l'amant courtois est en effet un amant tout dévoué à sa dame, femme mariée donc adultère. Cet amour courtois est-il toujours à même d'incarner l'amour d'aujourd'hui, et s'il a gardé au fil des siècles ce pouvoir, au prix de quels aménagements ? Je donnerai comme exemple l'usage toujours actuel et apparemment difficilement remplaçable du mot « maîtresse », à l'origine la femme aimée de l'amour courtois mais aussi, comme telle, la femme du maître, et qui garde ce sens implicite dans le jeu du trio adultère. On voit ainsi combien l'amour est toujours marqué en France par la courtoisie et du même coup quelle force symbolique l'adultère garde jusqu'à nos jours comme représentant de l'amour.
- 5 Au Moyen Âge donc, l'adultère des femmes peut être sévèrement sanctionné (le mari peut tuer son épouse, ou la brûler au premier soupçon), mais l'amour courtois leur offre une chance de subvertir les rapports hiérarchiques entre les sexes tels qu'ils s'incarnent dans le mariage. Leur prise de parole témoigne de cette tentative. Les « troubairitz », les femmes troubadours, chantent l'« asag », c'est-à-dire l'essai, modèle de relation entre les sexes aux antipodes de la relation conjugale : l'amant courtois se soumet aux lois de la dame là où le mari impose la sienne et le désir féminin peut s'exprimer et être pris en compte par l'amant. Même si l'on peut dénoncer la position de fétiche de cette femme prise entre deux hommes, l'amour courtois n'en impose pas moins des mœurs plus douces et un respect que les femmes n'avaient pas connu dans les siècles précédents. L'amour courtois, bien qu'étant un modèle littéraire et élitiste, laisse sa marque au-delà du Moyen Âge, et les femmes ne vont cesser d'en réclamer les signes, en particulier dans leurs romans².
- 6 Au cours des siècles suivants, sous l'Ancien Régime, le jeu amoureux qu'autorisait l'amour courtois ne saurait être aussi permissif. La répression de l'adultère féminin, par l'enfermement en particulier, se renforce et avec elle une morale conjugale imposée d'abord aux femmes. La mise au pas de la sexualité féminine, orchestrée par

l'Église, peut aboutir à un clivage du corps et de l'esprit dont le mysticisme chrétien représente une forme exemplaire et que la Princesse de Clèves incarne sous sa forme laïque. La contestation qu'expriment alors les femmes dans leurs écrits porte essentiellement sur les conditions du mariage, le plus souvent arrangé. Le leitmotiv de l'amour, qui traverse leurs œuvres, manifeste leur opposition au mariage tel qu'il leur est imposé et l'adultère symbolise leur rêve.

- 7 Cette contestation s'amplifie et se radicalise avec le Romantisme car après le bref entracte révolutionnaire de 1789, le Code pénal de 1808 a consacré à nouveau les droits du mari sur son épouse et le principe d'une double morale, la femme adultère encourant des peines de trois mois à deux ans de réclusion.
- 8 La lutte pour la libéralisation du divorce menée tout au long du XIX^e siècle aboutit à son autorisation, encore partielle, à la fin du siècle. Sous la III^e République, si le divorce est autorisé, les conditions sociales nouvelles qui s'instaurent avec la révolution industrielle mettent les femmes dans une situation de dépendance bien aussi rigoureuse qu'aux siècles précédents : il s'agit de domestiquer les femmes, d'en faire de parfaites épouses et mères gardiennes du foyer, sur le modèle d'une morale bourgeoise qui ne fait qu'entériner la morale catholique. Dans ces conditions d'enfermement, l'amour est un puissant moyen de persuasion et devient peu à peu une condition du mariage. Les femmes ont elles-mêmes d'ailleurs grandement contribué à instaurer cette définition moderne de l'amour, essentiellement monogame. Une interprétation triviale mais réaliste dirait que c'était pour elles une façon d'aménager leurs conditions de vie : en réclamant l'amour de leur mari et maître, elles revendiquaient en fait une amélioration de leurs conditions de travail dans le cadre du foyer.
- 9 Le mariage d'amour finit par s'imposer au début du XX^e siècle et la force de ce modèle explique les réticences prolongées de notre société face au divorce. Il faut attendre plus d'un demi-siècle pour que le divorce passe totalement dans les mœurs, mais à la condition de fonctionner comme l'ultime moyen de sauvegarder le principe du mariage d'amour. Le divorce est grandement facilité puisqu'autorisé par consentement mutuel en 1975, ainsi que par rupture prolongée de

la vie commune ; de plus, sont abolies les mesures de répression spécifiques envers les femmes adultères qui perduraient sous la forme d'amendes. Mais masculin ou féminin, l'adultère, s'il n'est plus une faute pénale, c'est-à-dire envers la société et ses lois, peut néanmoins être retenu en cas de divorce comme « constituant une violation grave et renouvelée des obligations du mariage ». Il est devenu une affaire strictement privée qui relève désormais du Code civil.

L'adultère empêché

- 10 Si le remaniement de la législation sur le divorce a ouvert un nouvel espace de liberté, le modèle monogamique n'en a pas été remis en cause pour autant, et l'a peut-être même renforcé. On peut d'ailleurs voir dans le divorce la preuve de la prégnance du modèle marital : le divorce ne sonne en effet pas forcément le glas du mariage, il est tout autant le signe de l'énorme exigence d'amour que ce dernier suppose.
- 11 En revanche, la libéralisation du divorce pourrait bien signifier la fin de l'adultère. Le mariage d'amour pose en effet des exigences nouvelles, et le fait entrer dans une logique de la rupture plutôt que de l'interdit. En cas d'adultère, le divorce par consentement mutuel autorise à faire au plus vite de son amant le mari suivant. De plus, la position adultère devient plus difficile à tenir quand plus rien n'empêche de divorcer pour épouser son amant-e. Ce que les démographes appellent la monogamie sérielle, ou séquentielle, remplace dès lors l'adultère. Le mariage d'amour, s'il a été une réponse efficace, historiquement, au problème de l'adultère, en maintient efficacement l'interdit. L'image de liberté doit être refoulée : la Saint-Valentin, fête d'une liberté adultère d'un jour à la fin du Moyen Âge, où des jeunes gens tirés au sort accompagnaient des femmes mariées « au bois, au pré et en verger jusque dans leurs chambres³ », est devenue de nos jours la fête des sages amoureux de PEYNET.

NOTES

1 Denis de ROUGEMONT (1939), *L'Amour et l'Occident*, UGE, 1975.

2 Cf. Annik HOUEL, *L'adultère au féminin et son roman*, Armand Colin, 1999.

3 Cité par Michèle SARDE, *Regard sur les Françaises*, Stock, 1983, p. 252.

AUTEUR

Annik Houel

Professeur de psychologie sociale, Université Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/058615156>

ISNI : <http://www.isni.org/000000002268757X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13091490>

L'amoureuse et le comédien ou la sincérité

Jean Verdeil

DOI : 10.35562/canalpsy.1165

TEXTE

- 1 *Lors de ma communication au colloque sur le sentiment amoureux, j'ai, en fait, utilisé des idées que j'ai commencé à rassembler pour en faire une étude beaucoup plus complète et je n'ai gardé que le début de l'étude sur « l'amoureuse », sujet du colloque, et en tenant compte, comme je le signale par ailleurs, que mes idées sur le comédien apparaissent déjà dans mon ouvrage Dionysos au quotidien. Mais il m'a paru indispensable de montrer en conclusion comment deux comportements humains aussi dissemblables que le comportement amoureux et le choix d'être comédien pouvaient relever du même « bricolage » social.*
- 2 Les historiens sont d'accord avec Charles SEIGNOBOS pour fixer l'apparition de l'amour-passion en Europe au XII^e siècle, mais s'ils se sont intéressés au « comment », ils ne se sont pas préoccupés du « pourquoi », comme si l'apparition de ce nouvel « Art d'aimer » allait de soi. D'autant que cette forme de relation amoureuse n'existe pas dans toutes les cultures, dans certaines cultures africaines ou asiatiques par exemple.
- 3 Si l'on accepte l'idée que, pour que l'amour tel que nous le concevons puisse exister entre deux êtres, il faut qu'existe entre eux une certaine estime, on découvre aussitôt que l'amour était impossible vers les X^e, XI^e siècles, à cause de l'infériorisation de la femme dans le monothéisme, chrétien ou autre, qui la voit comme la descendante d'Ève, l'objet de scandale par excellence. Pour que l'amour puisse apparaître et se développer, il faudra qu'il y ait, tout au long du XII^e siècle, une valorisation de la femme à travers la littérature, que ce soit celle de l'amour courtois, les romans de Tristan et Iseult, les romans de Chrétien de Troyes et même, au siècle suivant, le Roman de la Rose.
- 4 Pourtant la première amoureuse apparaît avant cette valorisation, il s'agit d'Héloïse, cette jeune fille amante puis épouse d'Abélard, avant

de devenir nonne. Nous connaissons cette histoire d'amour à travers leur correspondance, et l'adresse de la première lettre d'Héloïse me paraît fondamentale. La voici : « à son maître, ou plutôt à son père ; à son époux, ou plutôt à son frère ; sa servante, ou plutôt sa fille, son épouse, ou plutôt sa sœur ; à Abélard, Héloïse ». Pour la première fois, un être humain voit dans un autre être humain la totalité qui le définit. Quelle que soit la définition sociale que l'on peut donner d'Héloïse, cette définition passe nécessairement par Abélard. Dans la lettre suivante, elle précise : À celui qui est tout pour elle après Jésus-Christ, celle qui est toute à lui en Jésus-Christ. Ainsi dans l'amour qu'elle aurait dû porter à Jésus, elle trouve le modèle de l'amour qui l'unit à Abélard : « Dans tous les états de ma vie, Dieu le sait, jusqu'ici c'est vous plutôt que lui que j'ai toujours redouté d'offenser. C'est à vous bien plus qu'à lui-même que j'ai le désir de plaire. C'est un mot de vous qui m'a fait prendre l'habit monastique, et non la vocation divine. »

- 5 Ce passage d'un amour divin à un amour humain n'est pas tellement étonnant, dans la mesure où l'amour divin est alors perçu comme sensuel. Ainsi Abélard explique que si Jésus a choisi Pierre comme chef de son église, plutôt que Jean, c'est parce que Jésus-Christ a déferé à l'âge, en bon maître qui devait enlever à ses disciples toute occasion de querelle, et qui aurait craint de paraître fournir un motif de jalousie contre son bien-aimé. De même, dès le XI^e siècle, on voit en Marie-Madeleine, elle qui était justement courtisane et fille de joie, la bien-aimée du Christ. N'est-ce pas précisément les mots qu'emploie Héloïse pour justifier son refus du mariage. Comme Marie-Madeleine, elle veut être la courtisane d'Abélard.
- 6 Cette histoire d'amour aurait pu rester un cas isolé si des transformations importantes n'avaient touché la société féodale. La famille se transforme. L'homme du X^e siècle était pris dans un système de réseaux, de structures familiales, religieuses, politiques. À l'intérieur de cet ensemble, l'individu trouvait ce qui définissait ses devoirs et ses droits (et donc le définissait). Mais les croisades obligent les seigneurs à vendre des terres. Puis le développement des villes diminue encore leurs pouvoirs, d'autant que les serfs qui parviennent à se réfugier dans les villes y trouvent la liberté. En Occitanie, qui ne connaît pas le droit d'aînesse, les partages entraînent une diminution importante de la dimension des

patrimoines. En pays d'oïl, les cadets doivent rester indéfiniment sous la dépendance des aînés ou partir sur les routes, vers l'Orient, ou vers les cours occitanes. Les familles éclatent. Cet effritement a une conséquence capitale : la définition que le jeune noble recevait de son appartenance à une famille, à un clan, à un lignage n'existe plus.

- 7 L'autre système de référence était donné par l'Église. Or, dès le début du XI^e siècle, on voit apparaître un peu partout en France comme dans le reste de l'Europe des individus isolés ou des groupes qui présentent une toute nouvelle vision du christianisme. Ces nouveaux venus n'ont pas du tout l'impression d'être hérétiques, bien au contraire, puisqu'ils puisent l'inspiration de leur prédication directement dans les Évangiles ou dans les Actes des Apôtres qui racontent la vie des premiers chrétiens vivants en communauté. Ainsi prédication, communauté, pauvreté, non-violence sont les fondements d'une vie basée sur l'imitation du Christ. L'Église de Rome est alors perçue, comme au moment du protestantisme, comme une église qui s'est détournée du Christ et de son enseignement.
- 8 Trois groupes religieux vont prêcher la pauvreté : le mouvement du Libre-Esprit, l'Église cathare et l'ordre créé par François d'Assise, les Fraticelles. Comme ce dernier ne rompt pas avec Rome, nous le laissons à part.
- 9 Dans la plupart des formes prises dans le mouvement du Libre-Esprit et sans qu'il s'agisse d'institutions monastiques, on trouve certaines constantes : pauvreté volontaire, vie communautaire, travail manuel collectif, mixité. Les points de doctrine constituent la véritable pierre d'achoppement entre eux et l'Église de Rome. Ils croient en une incarnation directe de Dieu en chaque être humain : chacun de nous est Dieu, et suivre ses désirs n'est autre que suivre ce que Dieu suscite en nous. Deux autres éléments s'ajoutent à cette vision du monde. Si l'Enfer existe, c'est sur la terre qu'il règne. Si Dieu est amour, l'amour est le lien normal entre les êtres. À l'ancien adage, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit succède le nouveau : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fit. La charité n'est alors que l'inclination naturelle aux gestes de l'amour. À la différence de la vie ascétique, il ne s'agit pas de renoncer à ses passions mais, bien au contraire, de se dépouiller de tout ce qui peut les entraver, en particulier le sens du péché, la culpabilité. Il faut retrouver l'état

d'enfance, l'état d'innocence. La sexualité de groupe devient à la fois cérémonie et sacrement.

- 10 L'hérésie cathare va susciter le premier grand génocide en Europe même, génocide connu sous le nom de croisade des Albigeois. Pour eux, il existe deux principes co-éternels, le dieu de lumière et le dieu du mal, dieu des ténèbres. Le dieu des ténèbres est celui que l'Ancien Testament appelle dieu alors qu'il est Satan. Il a enfermé dans des corps les Âmes créées par le dieu de lumière. À la mort du Christ, il a créé sa propre église, l'église de Rome, fondée sur la richesse et sur la force.
- 11 Cette église maintient l'enfer sur la terre, puisqu'en son nom sont justifiés guerres, croisades et bûchers. Cette doctrine trouve un écho très favorable aussi bien dans le peuple des villes qu'auprès de certains seigneurs, et auprès de femmes appartenant à la grande féodalité, les mêmes parfois que celles qui, nous le verrons, sont à l'origine de l'amour courtois.
- 12 Certains éléments, liés à l'amour et à la religion, réunissent religion cathare et amour courtois. En premier lieu l'égalité entre hommes et femmes. Les parfaits, ceux qui ont atteint le plus haut degré de détachement de ce monde, sont aussi bien des hommes que des femmes.
- 13 En second lieu, mais d'une manière assez particulière, les rapproche la vision de la sexualité. Le corps a été créé par Satan. Tout acte de reproduction revient donc à enfermer dans un corps une âme créée par le Dieu de lumière. Les parfaits, comme leur nom l'indiquent, ont atteint un tel degré de détachement qu'ils ne sont plus attirés par les choses du corps, mais ils ne constituent qu'une très faible proportion des fidèles. D'autres savent qu'ils ne parviendront jamais à l'état de chasteté des parfaits : ils continuent donc à faire l'amour et à procréer. Les troisièmes déduisent de l'appartenance du corps à Satan la conclusion suivante : pas de péché en dessous du nombril à condition de ne pas procréer.
- 14 Je ne vais pas entrer dans les discussions d'experts sur les origines de l'amour courtois, mais seulement en indiquer quelques-unes, même si elles restent discutées.

- 15 La première origine semble arabe, à travers la poésie espagnole et catalane, tant sur le plan thématique que sur le plan formel.
- 16 Une autre source vient du premier des troubadours, Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Une partie de ses poèmes est calquée sur la lyrique arabe. En utilisant le langage religieux pour parler de la dame, et certains éléments appartenant au culte chevaleresque de la femme pour parler de religion, il introduit à la dialectique amoureuse du fin'amor, sentiment amoureux qui unit deux êtres en dehors du mariage. Cette relation amoureuse reproduit le lien de vassalité : la femme est appelée Mi Dons, Mon Seigneur, et le troubadour est son vassal. La suzeraine s'engage à saisir son vassal, en langage juridique à le pourvoir d'un fief. Enfin le vassal amoureux, comme le vassal féodal, s'engage à servir sa suzeraine, et c'est également par un baiser que la dame reçoit l'hommage. En quoi consistait le fief, la saisine ? C'était la dame elle-même. Celle-ci, en théorie du moins, pouvait accorder sa « merci », en d'autres termes son corps, à son chevalier-servant, mais toute reproduction est absolument interdite. Il existe néanmoins des relations entre le chevalier et sa dame. Avant que la dame n'accorde sa merci, une épreuve particulière, l'asag, en langue d'oïl l'essai, consistait à dormir nus dans le même lit, sans qu'il y ait relation sexuelle. Nous retrouvons cette relation quand le roi Marc découvre Tristan et Iseult endormis, mais leur corps sont séparés par une épée.
- 17 Pourquoi accorder de l'importance à la sexualité ? C'est que, dans la réalité féodale, la femme n'existait que comme héritière ou reproductrice d'une lignée. Par le mariage, le seigneur avait les biens, et l'épouse en sus. Celle-ci n'était donc qu'une marchandise, et le mariage un moyen d'acquisition de biens. Les transformations des mentalités permirent aux femmes d'acquérir un autre statut, surtout dans les cours d'Occitanie, en développant des relations autres que celles de la possession brutale. Si dans le mariage l'union sexuelle est procréation et devoir conjugal, union qui fait de la femme un corps-objet, dans l'amour courtois, préparé par les nombreuses faveurs accordées par la dame, l'homme et la femme découvrent un plaisir réciproque, fondé sur le regard et la caresse, non sur la pénétration. Pour certains, cette période a constitué le seul moment où une érotique a fait partie de la culture occidentale.

- 18 Les différents romans de Tristan, celui de Bérroul comme celui de Thomas, vont continuer ce travail de valorisation de la femme et de mise en cause des anciennes structures. Dans les premières épreuves Tristan se montre le vassal loyal de Marc. Le roi est le suzerain et l'oncle de Tristan, il n'a pas d'enfant, et Tristan est rapidement considéré comme l'héritier potentiel du royaume. Nous sommes donc dans le cadre de la reconnaissance sociale médiévale : l'appartenance au lignage du roi Marc définit parfaitement Tristan. Tous ses exploits sont accomplis au nom de Marc, et même la conquête d'Iseult est faite dans ce cadre. À partir du moment où Tristan boit le philtre, non seulement les actes futurs, mais les actes passés eux-mêmes ne sont plus rapportés à Marc, mais à Iseult. Désormais, c'est elle qui dit qui est Tristan : elle définit Tristan comme Tristan la définit. Mais cette définition peut-elle suffire ?
- 19 Le séjour paradisiaque dans la forêt était une tentative utopique. Peut-on vivre avec la seule définition de l'amour ? (L'expression populaire dira d'amour et d'eau fraîche) : la réponse est négative. Les romans de Tristan essaient de faire le point sur la quête du sens. Or cette quête ne peut se satisfaire dans la seule relation amoureuse, car on finit toujours par sortir de la forêt de Morois. Elle ne peut pas davantage reposer sur une reconnaissance sociale : Tristan ne peut consommer le mariage avec Iseult aux blanches mains, puisqu'il ne l'aime que pour son nom et sa beauté, c'est-à-dire parce qu'il ne l'aime pas. Seule la mort des amants peut les réunir vraiment.
- 20 Dans ses romans, Chrétien de Troyes, homme des pays d'oïl où l'Église officielle est très puissante, va tenter l'impossible : faire coïncider dans ses romans amour et mariage, alors que les cours d'amour considéraient la chose impossible, sinon obscène, et prênaient donc l'adultère. Dans ses romans, ce qui guette le couple n'est pas l'adultère, mais l'abandon de la quête chevaleresque, donc l'éloignement des structures féodales ? Les amants mariés y parviennent, mais curieusement aucun enfant ne vient entraver la relation conjugale.
- 21 L'Église et la famille élargie étaient les deux principaux repères du XI^e siècle. Si au XII^e siècle, ils commencent à s'effacer, à disparaître, leur absence a dû se faire sentir.

- 22 Nous sommes alors amenés à émettre l'hypothèse qui est à l'origine de cette communication. La perte des repères, des références est, à proprement parler, invivable. L'homme est un être marqué par sa finitude et celle-ci ne lui est pas supportable. Destiné à mourir, et le sachant, l'être humain a besoin de trouver un sens à sa vie, et pour cela de savoir que son existence a vraiment de l'importance pour d'autres ou au moins pour un autre. Si le système de référence qui le définissait disparaît, un autre doit nécessairement prendre sa place, et c'est bien ce que nous avons vu à travers d'abord le développement des « hérésies », c'est-à-dire de communautés susceptibles de jouer ce rôle de définition et de protection qu'avait la famille. C'est ce que firent certains jeunes américains ou européens en quittant leurs familles pour rejoindre des communautés hippies, communautés qui ne connaissent pas la propriété amoureuse. Mais au ^{xiii}^e siècle, la plupart de ces communautés sont condamnées par l'Église officielle qui crée l'Inquisition pour lutter contre elles, et leur appartenir est souvent puni du bûcher. Faute de mieux, pourrait-on dire, chacun va commencer à demander à un autre être de lui dire qu'il existe réellement, chacun va demander à l'être aimé de le définir. Ce que demandait Héloïse à Abélard, soit mon Tout, va être à l'origine de cet étrange comportement amoureux que nous appelons l'amour-passion. Mais le lien avec l'amour divin permet de retrouver deux principes fondamentaux : celui de la prédestination, celui de l'élection, qui vont permettre le rêve de la fusion.
- 23 Nous ne tombons pas amoureux n'importe quand, mais seulement dans les moments où notre vie a perdu son sens, ainsi l'adolescent au moment où il se détache de sa famille, ainsi l'adulte arrivé à la réussite sociale qu'il s'était fixée. Ainsi Swann qui s'ennuie jusqu'à ce qu'il rencontre Odette. L'absence de celle-ci chez Verdurin lui fait prendre conscience de cet amour qu'il définit comme la naissance d'un nouvel être en lui. L'approche contemporaine déchiffre donc assez clairement la fonction de la relation passionnelle. Dans un moment d'ennui, au sens le plus fort de ce terme, un mécanisme social autorisé nous permet de changer d'identité et de demander à l'autre de reconnaître cette nouvelle identité que nous construisons en partie comme le comédien construit son personnage : en essayant de ressembler à la fois à ce que l'on voudrait devenir, et à l'image que l'on pense que l'autre a de nous.

- 24 Comme je l'explique dans *Dionysos au quotidien*, le comédien est le successeur de l'initié des cultes de possession. L'ethnologue LEWIS explique que ce sont les individus qui se trouvent au bas de l'échelle sociale qui se sentent choisis par les dieux pour devenir leur porteur. Être choisi par un dieu va permettre à un individu qui ne se satisfait pas de sa condition sociale d'accéder, au terme d'une initiation, à un nouveau statut plus élevé que le premier.
- 25 Au cours de cette initiation, le néophyte va apprendre tout ce qui concerne le dieu dont il sera le porteur : caractéristiques de comportement, airs de danse, danses, costumes, relations avec les autres dieux, etc. Il se conduit comme un comédien découvrant son personnage sous la direction d'un prêtre metteur en scène.
- 26 Les discussions que j'ai pu avoir avec des comédiens, comme ce qui peut se dégager de leurs écrits, montre que ce qui les caractérise, c'est qu'ils refusent l'image sociale qui serait la leur si, justement, ils ne devenaient pas comédiens. D'une certaine manière, ils sont ceux qui n'ont pas de définition sociale, l'homme né sans caractère, selon l'expression de DIDEROT dans *Le Paradoxe sur le comédien*, celui qui peut prendre toutes les identités, qui n'est limité dans ce choix ni par l'âge, ni par le sexe : échappant à la définition, ils échappent à l'enfermement dans un personnage.
- 27 L'amoureux comme le comédien sont à la recherche d'une identité : l'amoureux dans le regard de l'autre, le comédien en passant d'un personnage à un autre. Mais combien de comédiens diront, parlant d'un personnage qui a marqué leur façon de jouer : ce n'est pas moi qui ai choisi ce personnage, c'est lui qui m'a choisi.
- 28 Par la vocation, l'élection, état amoureux et choix du théâtre relèveraient du même mécanisme, du même modèle d'inconduite selon l'expression du sociologue LINTON, modèle d'inconduite plutôt recommandé en ce qui concerne l'état amoureux, toute société préférant que sa jeune génération choisisse l'amour plutôt que la révolution.
- 29 L'amoureux et le comédien sont donc ambigus. Ils donnent, certes, mais pour recevoir. Serait-ce pour cela qu'ils suscitent la même inquiétude : la peur du mensonge ? Si celui que j'aime passionnément, celui dont mon existence dépend, n'est pas sincère, cela signifie que

ma vie a perdu tout sens. Si le comédien qui m'a fait vibrer, qui m'a fait éprouver de fortes émotions est un tricheur, s'il n'est pas sincère, c'est que les émotions que j'ai ressenties étaient infondées. Mais qui peut alors me garantir que toute émotion n'est pas fausse ?

- 30 Enfin un simple constat : les comédiennes et comédiens interrogés m'ont tous expliqué que lorsqu'un nouveau partenaire amoureux apprend qu'ils sont comédiens, la réaction habituelle est la méfiance : s'il est comédien, c'est qu'il ment en amour, c'est qu'il n'est pas sincère.

AUTEUR

Jean Verdeil

IDREF : <https://www.idref.fr/031818641>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000078323230>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12296280>

Aperçu

Des masques pour le dire : le Rêve Éveillé Analytique

Bénédicte Berruyer

PLAN

Du Rêve Éveillé Dirigé au Rêve Éveillé Analytique
Le Rêve Éveillé dans la cure analytique
Rêve Éveillé et Espace Transitionnel
Résistance et transfert

TEXTE

Du Rêve Éveillé Dirigé au Rêve Éveillé Analytique

- 1 Même si l'onirisme éveillé et les productions imaginaires étaient connus depuis longtemps (PLATON, JANET, FLOURNOY...), c'est à Robert DESOILLE (1890-1966) que l'on doit la technique du Rêve Éveillé Dirigé. Cet ingénieur de formation s'était intéressé de bonne heure aux expériences de transmission de pensée. Il rencontre en 1923 Émile CASLANT, passionné d'occultisme dont la technique de sollicitation de l'imagination passive (faire apparaître spontanément des images qui vont s'associer pour former des scènes cohérentes) a pour but de développer les facultés supranormales. À cette même époque certains surréalistes s'intéressent à des expériences de rêve provoqué. DESOILLE s'éloigne de l'aspect ésotérique mais conserve certains aspects de la technique de CASLANT (l'imagination passive, les suggestions d'ascension et de descente, entre autres) dans le but d'une meilleure connaissance de soi-même. Le projet thérapeutique émergera plus tardivement. Il écrit en 1938 son premier ouvrage *Exploration de l'affectivité subconsciente par la méthode du Rêve Éveillé* : la suggestivité fait partie intégrante de la technique, des thèmes sont proposés au patient, le déplacement dans l'espace imaginaire est central, le but étant d'atteindre la sublimation.

- 2 Les rapports de DESOILLE avec la psychanalyse ne sont pas tranchés : s'il rend hommage à l'honnêteté intellectuelle de FREUD, il reste critique par rapport à la théorie (inconscient, refoulement, censure, transfert) privilégiant l'imaginaire à l'inconscient. Il tentera un rapprochement avec JUNG et la notion d'inconscient collectif ou PAVLOV et le conditionnement.
- 3 DESOILLE s'était centré sur l'image. Certains de ses successeurs – dont une partie avait déjà fait une psychanalyse par ailleurs – tout en gardant l'originalité du R.E.¹ de DESOILLE (ouvrir un espace imaginaire et s'y mouvoir), deviennent attentifs, vers la fin des années 60, aux autres éléments qui peuvent rentrer en jeu dans la psychothérapie par le R.E. : les mots, la prise de sens, la relation et, *in fine*, le transfert et son analyse. Progressivement donc, une mutation se produit : le R.E. dirigé devient le R.E. analytique, tant il devient clair que le R.E. peut s'inscrire dans le projet analytique. La directivité et la suggestivité des mouvements et des thèmes sont progressivement abandonnés au profit d'une attitude plus neutre. Il faut ajouter néanmoins que DESOILLE et le R.E. dirigé ont influencé bon nombre de « nouvelles thérapies » où la directivité a été conservée.
- 4 FREUD, de son côté, a-t-il parlé du R.E. ? Peu, mais citons le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* où il semble bien être question d'un exemple de R.E., le seul décrit par FREUD. Mais, pour Gilbert MAUREY, il existe une parenté entre le R.E. et l'Amentia de MEYNERT ou délire onirique, formation pathologique à laquelle FREUD s'est beaucoup intéressé en tant que modèle de la « formation du fantasme de désir (et) sa régression vers l'hallucination » (voir bibliographie) comme dans le rêve. Citons également *Le Moi et le ça*, au chapitre 2, où FREUD compare la « pensée visuelle » et la « pensée en mots ». Enfin, des psychanalystes comme Juliette FAVEZ-BOUTONNIER, se sont intéressés au R.E. de DESOILLE et l'ont utilisé dans des cures analytiques.
- 5 On pourrait dire en première conclusion, qu'en soi le R.E. n'est ni analytique, ni non analytique ; il est une production imaginaire, un élément de l'onirisme éveillé qui est un champ plus vaste, et il peut aujourd'hui s'inscrire dans le cadre d'une cure analytique où il permettra à certains moments, de « mettre en images » avant de « mettre en mots ».

Le Rêve Éveillé dans la cure analytique

- 6 Le R.E. est annoncé au patient dès les entretiens préliminaires comme un élément du cadre et du déroulement de la cure. Ensuite, les modalités, le rythme et le setting varient suivant les analystes et les patients : position allongée ? face à face ? Certains analystes ont conservé l'alternance des deux positions, rythmant ainsi l'alternance séance de R.E et séance où prise de sens, travail associatif et interprétatif sont privilégiés ; d'autres invitent le patient à conserver la position allongée, d'autres laissent le patient choisir. Le R.E. peut être fait de l'initiative du patient, en début ou en cours de séance, ou sur proposition de l'analyste en réponse à ce que le patient exprime : poursuivre sur une image de rêve de sommeil, laisser venir une image par rapport à une émotion ou un affect exprimé... L'analyste intervient peu, il s'agit avant tout de permettre au patient de dire autrement, de changer de mode d'expression, de passer par le Voir et l'Éprouvé, pour vivre et revivre affects et fantasmes refoulés, sous forme déguisée comme dans le rêve de sommeil. Le patient est invité à laisser venir les images et à les laisser s'associer, se transformer, se structurer en un scénario, à se mouvoir dans cet espace créé et à raconter au fur et à mesure à l'analyste ce qu'il voit et vit : ainsi, même si le visuel et l'affect qu'il véhicule sont privilégiés, le patient est d'emblée invité à une parole, inséparable de l'expérience visuelle et imaginaire. Le travail associatif et la prise de sens feront l'objet des séances ultérieures, parfois bien plus tardivement. Le R.E. nous emmène donc sur la scène du théâtre intérieur, avec ses personnages, son scénario, ses masques, son décor, ses fantômes, son épaisseur dramatique, théâtre où le patient est à la fois auteur, spectateur et acteur. Il permet ainsi une médiation pour accéder aux contenus préconscients, où l'on retrouve les mêmes mécanismes que dans le rêve de sommeil : condensation, déplacement, etc. Pour autant, R.E. et rêve de sommeil ne sont pas équivalents, le R.E étant produit en état d'éveil physiologique, en présence de l'analyste, et énoncé à celui-ci au fur et à mesure. De plus, le R.E ne se limite pas à l'expression du refoulé. Au-delà, c'est un lieu d'expérience. À défaut de pouvoir ici développer toutes les élaborations théoriques de ces

dernières années concernant le R.E en psychanalyse, je préfère me centrer sur un pont théorique, celui que Nicole FABRE a tracé avec l'Espace Transitionnel de WINNICOTT, pour tenter d'approcher ce qui se joue de singulier dans l'espace du R.E.

Rêve Éveillé et Espace Transitionnel

- 7 « Patient et thérapeute [...] jouent ensemble dans un espace imaginaire que le patient a créé à la demande du thérapeute, mais que le thérapeute tenait en quelque sorte virtuellement prêt pour le patient » écrit N. FABRE en 1985. Le R.E. correspondrait à l'objet transitionnel trouvé-créé dans cet espace potentiel dont WINNICOTT dit dans *Jeu et réalité*, qu'il est « aire intermédiaire d'expérience à laquelle contribuent simultanément la réalité extérieure et la vie intérieure ». Le R.E. lui aussi appartient au-dedans et au-dehors ; au-dedans car le patient y fait la rencontre et l'expérience de ses fantasmes, angoisses, vécus intimes et archaïques – et il semblerait que le R.E., d'une certaine manière « d'avant le langage », même si l'articulation au langage est constante, favorise la régression à des niveaux pré-œdipiens : indifférenciation, ambivalence, fantasmes de dévoration... Au-dehors, car la présence de l'analyste à qui s'adresse le récit du R.E. dans l'ici et maintenant est témoin de la réalité extérieure. Le patient se trouve donc dans le même temps dans un espace qui n'appartient qu'à lui, mais tout entier en lien avec cet autre continuellement présent tout au long du R.E même s'il n'intervient pas. Les patients expriment souvent ce sentiment d'une co-création sous la forme du « on » : « on pourrait faire un R.E. ? »
- 8 Le fait de penser le R.E. en termes winnicottiens est de se centrer tout autant sur l'expérience et l'activité de rêver que sur le contenu – latent, manifeste –. Ainsi, Nicole FABRE a-t-elle pu proposer le terme de « dreaming » – le « Rêver Éveillé » – comme WINNICOTT parlait de « playing », qu'une nomination ou une interprétation trop rapide par l'analyste risquerait d'empêcher. Dans les cures d'enfant, le dessin ou le jeu va servir de support à la création imaginaire avant d'être interprété. Même si l'interprétation, et en dernier ressort, l'interprétation dans le transfert, reste fondamentale, l'aspect expérientiel, le « Rêver-Éveillé », n'est pas dénué en lui-même d'effets

thérapeutiques et de changements, comme le playing, à tel point que la question des R.E. sans interprétation a pu être dans l'histoire du R.E. analytique, l'objet de nombreux débats. Cette centration sur « l'être rêvant » et ses effets thérapeutiques est particulièrement féconde chez des patients fonctionnant sur le registre de la somatisation ou de l'agir, l'accès à la mise en scène, à la dramatisation, donc à la symbolisation par le R.E., constituant déjà en soi une première étape de la thérapie.

- 9 Voici une patiente dont le vécu est marqué par une inhibition du désir massive, enfant sage et « transparente » : (« on ne me voit pas »). Elle commence chaque séance par un grand moment de silence et exprime un sentiment de vide, et bien sûr l'impossibilité d'en dire plus sur ce sentiment. C'est justement suite à ma proposition de mettre en image ce « vide » (proposition étrange au premier abord, mais qui suppose justement qu'il y a plus et surtout autrement à en dire) que la patiente voit une cruche d'eau transparente complètement vide, sur une table de cantine, cruche dont la fonction est d'être remplie et vidée. La patiente dit : « Ce serait bien si de temps en temps cette petite cruche avait des pieds pour pouvoir aller se promener ».
- 10 L'analyste : « Elle irait où ? » invitant ainsi la patiente à poursuivre ce mouvement à peine ébauché. Et voilà cette petite cruche à pieds, descendue de sa table, partie sur un chemin caillouteux à la recherche d'un ruisseau. Le récit se poursuit au présent : « Si elle entend le bruit du ruisseau, elle a absolument envie d'aller jusque là-bas. »
- 11 Pour cette patiente-là, dans cette séance-là, l'intérêt du R.E n'est pas d'abord d'identifier un contenu : il sera bien temps par la suite de reparler de ce ruisseau et de ce qu'il évoque, de cette cruche qui lui parle de sa nécessité d'être utile pour se sentir exister. L'intérêt est d'abord, dans l'ici et maintenant de la séance, de voir et sentir se mettre en route quelque chose de l'ordre du désir, exprimé par le mouvement et le déplacement de la cruche. Ce R.E. parle de l'éveil au désir et à la vie, anticipe la prise de conscience de cet éveil et le facilite. La patiente en effet commentera : « Ce qui m'étonne, c'est l'énergie de cette cruche pour avancer. D'habitude c'est pas si simple. Elle a vraiment envie d'avancer ».

- 12 On notera le « elle » à la place du « je », mécanisme défensif qui lui permet de ne pas être trop effrayée par ce réinvestissement pulsionnel éventuellement menaçant. On rejoint ici l'intérêt de l'interprétation métaphorique comme avec les enfants, qui limite les risques d'effraction d'une interprétation trop brusque, tout en permettant une certaine nomination. Le « masque » fonctionne comme protection.

Résistance et transfert

- 13 Mais le R.E. n'est pas magique. Des résistances sont à l'œuvre comme dans toute cure, et l'analyse de la relation transféro-contre-transférentielle sera à considérer comme essentielle. Mais il est vrai que compte tenu de la centration sur l'image qui n'est pas neutre, le transfert pourra prendre des tonalités différentes. En voici un aperçu rapide : le R.E. peut permettre de représenter un aspect du transfert de façon masquée et dégager ainsi le reste de la cure de contenus transférentiels trop massifs, jouant ainsi une fonction de tiers : par exemple, dans telle cure, l'analyste-mauvaise mère apparaît en R.E. sous forme d'un dragon dévorant. Le R.E. peut ainsi permettre l'expression de l'ambivalence : mauvais parent-mauvais analyste dans le R.E, bon parent-bon analyste dans la relation de parole. Mais il peut aussi être lui-même l'objet du transfert, objet phallique de l'analyste qu'on envie et dont on veut s'emparer, ou dont on se méfie (« Vous et votre R.E. ! »), ou alors c'est le cadeau, le « joli R.E. » qu'on fait à cet analyste avec qui on est si bien... On voit donc que le R.E. a plusieurs destins en fonction de l'actualité du transfert et des moments de la cure. La situation, rêver éveillé, peut elle-même favoriser certains types de vécus et/ou de résistances : spécularité, pulsion scopique, analité liée au « faire et être vu en train de faire » un R.E.
- 14 Dans l'exemple clinique suivant, l'image transférentielle véhiculée par le R.E. marque une étape dans la cure de cette patiente de 28 ans souffrant de fragilité narcissique. Dans un R.E, elle rencontre un vieux paysan qui l'invite à monter plus haut avec lui sur la montagne ; là, il lui apprendra des choses sur les vaches, le fromage ; là, elle pourra voir la réalité d'en haut comme l'aigle royal qui survole tout. Ses associations la mènent à son grand-père paternel avec qui elle aimait beaucoup être, petite fille, et qui lui apprenait beaucoup de choses ;

elle associe aussi sur sa curiosité insatiable. Quelques séances plus tard, elle fait le lien entre le paysan et l'analyste : « Ça pourrait être vous, aussi. J'allais monter plus haut, voir des choses que je ne voyais pas d'en bas, que je ne connaissais pas sur moi-même ».

15 Ce R.E. illustre bien l'emboîtement de plusieurs contenus : la curiosité sexuelle à peine ébauchée ici, la relation au grand-père qui a fait fonction pour elle de bon père, la relation transférentielle et le travail analytique... Ce qui se dit là de l'analyste, l'invitant à voir plus haut et lui transmettant son savoir, n'est pas anodin : dans les mois précédents, cette patiente s'était montrée déboussolée par mon relatif silence, me reprochant de ne pas lui faire part de ce que je savais. Cette frustration la renvoyait à la relation à son père, très absent physiquement et affectivement. Or, dans ce R.E. je deviens transférentiellement un bon père, qui lui partage son savoir ; elle accède à une connaissance d'elle-même, elle s'approprie la place de l'aigle royal qui survole tout. Entre temps, entre le père silencieux et indifférent et le bon père qui la fait accéder à un savoir sur elle-même, il y a une intervention de ma part lui signifiant la possibilité de se mettre en face-à-face (fonction d'étayage narcissique du regard). Elle continuera en position allongée, mais à travers cette parole, elle a semble-t-il rencontré un père attentif. Le R.E. montre donc une évolution de la figure transférentielle. D'ailleurs, la suite de la cure montrera une meilleure tolérance au silence de l'analyste ; la patiente se réapproprie sa cure ; elle est moins dans l'attente d'une approbation, elle respecte plus les règles. Il y aurait beaucoup à dire dans ce court exemple sur l'importance du voir : voir d'en haut, voir comme l'aigle royal, voir et savoir, voir le R.E., voir ou ne pas voir l'analyste en séance ; mais je me contenterai de pointer l'articulation du R.E. avec les autres éléments du cadre : intervention et attitude de l'analyste, règles et setting, etc.

16 Aussi pourrait-on dire en conclusion de l'analyste R.E., qu'il est l'héritier d'une double filiation, freudienne et desoillienne : il reste sensible à l'originalité et à l'expérience du R.E., mais, loin de l'interpréter de façon isolée, il le voit, l'entend, et le situe constamment dans la dynamique de la cure et du transfert, où se construit le sens.

BIBLIOGRAPHIE

DESOILLE R. : *Exploration de l'affectivité subconsciente par la méthode du rêve éveillé. Sublimation et acquisitions psychologiques*, D'Artrey, 1938.

DESOILLE R. : *Marie Clotilde. Une psychothérapie par le rêve éveillé dirigé*, Payot, coll. Sciences de l'homme, 1973.

DESOILLE R. : *Entretiens sur le rêve éveillé dirigé en psychothérapie*, Payot, coll. Sciences de l'homme, 1973.

FABRE N. : *Le triangle brisé. Trois psychothérapies d'enfants par le rêve éveillé dirigé*, Payot, 1973.

FABRE N. : *Avant l'Œdipe. Rêve éveillé et fantasmes archaïques*, Masson, coll. La Sphère Psychique, 1979.

FABRE N. : *Deux imaginaires pour une cure, le rêve éveillé en séance. L'analyse et la quête du sens*, Bayard, 1993.

FABRE N. : *Le travail de l'imaginaire en psychothérapie de l'enfant*, Dunod, 1998.

FABRE N. et MAUREY G. : *Le rêve éveillé analytique*, Privat, coll. Sciences de l'homme, 1985.

FAVEZ-BOUTONNIER J. : *L'angoisse*, PUF, 1945.

FLOURNOY T. : *Des Indes à la planète Mars*, Le Seuil, 1983.

FREUD S. : *L'interprétation des rêves*, PUF, 1967.

FREUD S. (sur l'Amentia de MEYNERT) : *Complément métapsychologique à la doctrine des rêves*, Gallimard, 1968.

FREUD S. : *Le Moi et le Ça dans Essais de psychanalyse*, Payot, 1997.

MAUREY G. : *Les cousins du rêve*, Bayard, 1992.

MAUREY G. : *Le rêve éveillé en psychanalyse. De l'imaginaire à l'inconscient*, ESF, 1995.

WINNICOTT D W. : *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 1975.

Le GIREP publie une revue aux éditions De Boeck : *Études psychanalytiques*.

NOTES

1 On conviendra d'utiliser l'abréviation R.E pour désigner le Rêve Éveillé.

AUTEUR

Bénédicte Berruyer

Psychologue clinicienne, analyste Rêve Éveillé, membre du Groupe International du Rêve Éveillé en Psychanalyse (GIREP)

IDREF : <https://www.idref.fr/226243257>

Hommage

Salut mon pote...

Alain-Noël Henri

TEXTE

- 1 C'est par ces mots que ma fille aînée, âgée de cinq ans accueillit une fois Paul FUSTIER à la maison. Innombrables sont ceux qui se retrouveront dans cette apostrophe, tant cet homme a l'art de l'amitié sans apprêt et sans réserve.
- 2 S'attachant à vérifier le dogme qu'il a lui-même inventé, et selon lequel il fait tout un an après moi, le voici donc entré depuis plus d'un an dans le cadre de réserve des universités – mais je me suis laissé dire qu'on le voit encore si souvent à Bron que d'aucuns ne s'en sont pas encore aperçu. Et *Canal Psy* me demande de saluer sa sortie.
- 3 Paul, c'est une pièce unique. On a cassé le moule tout de suite après l'avoir coulé. Jusque dans son apparence physique, il a toujours été inassimilable à tout modèle prêt à porter connu d'universitaire. La tignasse en bataille, la chemise ouverte sur trois boutons, il a promené si longtemps son regard faussement étonné, dans les couloirs de l'université comme dans un nombre incalculable d'institutions diverses, en France ou à l'étranger, qu'il semble faire partie du patrimoine pour l'éternité. Mais aura-t-il seulement été un universitaire ? Même s'il en a conquis avec honneur toutes les lettres patentes, et s'il en aura respecté scrupuleusement tous les rites, il restera le paradigme d'une espèce rarissime : celle du psychologue praticien dans l'université. Quand tant d'autres sont psychologues avec un habitus universitaire, Paul aura été universitaire avec un habitus de psychologue : dans sa variante chaleureuse, s'entend, aux antipodes de sa variante contractée et transie.
- 4 Ce n'est pas par hasard qu'il a consacré sa carrière proprement universitaire, d'une part à l'espace de formation professionnelle des futurs psychologues (Diplôme de Psychologue Praticien, puis DESS de psychologie clinique), d'autre part au Centre de Recherches sur les Inadaptations. Dans le cadre du premier, et dans la filiation directe de Jean GUILLAUMIN qui l'avait appelé à cette place, il a joué un rôle matriciel dans l'émergence d'une lignée de cliniciens qu'on pourrait à

bon droit qualifier d'« école lyonnaise » – y compris dans la période où il en avait laissé la direction à René KAËS avec qui il travailla étroitement. Du second, il fit un outil souple et léger de documentation, de diffusion et de soutien technique au service des recherches des praticiens de terrain.

- 5 Ces espaces, il les a pilotés à sa manière, inimitable : aux techniques de verrouillage juridico-institutionnel dont j'usais pour garantir mes espaces, il s'amusait à opposer les siennes, qui consistaient à les rendre si transparents, si fluides, que celui qui eût voulu y poser la patte n'eût rencontré que le vide. Un collègue lista un jour ceux qui, parmi les psychologues de l'université, faisaient, je le cite, « ce qu'ils voulaient ». Il en trouva trois – toute honte bue, j'en étais. Mais il oublia Paul : qui avait réussi à faire ce qu'il voulait sans que personne ne s'en aperçoive. Ce qui ne l'a pas empêché d'être pour d'autres entreprises un compagnon de route fidèle et un soutien précieux : j'en témoigne haut et fort pour ce que j'en connais, à Recherches et Promotion puis à la FPP, et j'en ai eu d'autre part de multiples échos.
- 6 Les praticiens – et non seulement les psychologues, mais encore tous les professionnels du social au sens large – ne s'y sont jamais trompés, qui l'ont toujours su des leurs. On ne compte pas ceux qui se reconnaissent en dette à son égard. Lorsqu'ils avaient besoin de l'université pour de la formation ou de la recherche, c'est d'abord à lui qu'ils s'adressaient. Et en premier lieu bien sûr, à rang égal avec les psychologues, les éducateurs spécialisés, auxquels il avait consacré une thèse devenue un classique, et qui se racontaient que lui les comprenait parce qu'il avait été des leurs : encore quelque chose qui le fait sourire, puisque s'il le fut en effet, ce fut très brièvement et en son plus jeune temps.
- 7 C'est peu dire pourtant qu'il ne prend guère les praticiens dans le sens du poil. Jamais il ne fut dupe de l'armure idéologique ou de la langue de bois dont se protège toute profession ou plus largement tout groupe institué. Entomologiste à l'œil aigu, il a l'ironie si affectueuse que jamais ce regard sans concession n'est ressenti comme intrusion sadique. Il est de ceux qui peuvent dire que le roi est nu – le roi s'en divertit avec lui et lui en garde gratitude, parce qu'il y entend la passion de la lucidité là où d'autres laisseraient transparaître la sournoise envie de blesser.

- 8 Même jusque dans sa pratique de théorisation il reste un praticien, en ce qu'il témoigne de ce que peut être un usage praticien de la théorie. Et là encore, la diffusion de ses livres bien au-delà des cercles restreints de l'appareil universitaire l'atteste. On n'y sent jamais la jouissance intrinsèque des vastes constructions intellectuelles, le primat du spéculatif sur la fidélité aux complexités du réel. Même si les concepts psychanalytiques y tiennent une place de choix, la pensée y fait flèche de bien d'autres bois, à commencer par les outils qu'il se forge lui-même et qu'il préfère nommer de métaphores savoureuses empruntées à la langue de tous plutôt que de cuistreries néologiques. Le résultat en est moins un appareillage architecturé qu'un trésor de trouvailles directement utilisables par chacun aux jointures énigmatiques ou douloureuses du quotidien.
- 9 Inimitable Paul. Jusque dans ses hobbies. On se demande toujours comment il arrive à en dégouter tant auxquels les gens ordinaires n'auraient jamais pensé, et toujours pour atteindre avec une aisance insolente, mais l'air de rien, un niveau à faire pâlir un professionnel. Ainsi pour la musique (du moins à ce qui s'en dit, car je n'y entends rien) : là où d'autres jouent du piano il devient un expert de la vielle à roue... Et je me souviens d'une visite en sa compagnie au musée de Cracovie où il se révéla incollable sur l'histoire et les techniques de l'artisanat médiéval. Il doit en cacher encore beaucoup comme ça, je ne connais pas tout...
- 10 Voilà. C'est Paul. Le panégyrique rituel du sortant est hélas apparenté à celui de l'éloge funèbre – sans même cette dispense de l'entendre qui est le privilège des défunts. Après plus de trente ans à barouder ensemble, ou en parallèle, ou en alternance, sur les petits et les grands champs de bataille de la psychologie et du travail social, j'ai voulu essayer de marquer son départ sans lui faire ce coup-là, de peur qu'il n'y voie l'une de ces mises en boîte qui pimentent en douce les vieux compagnonnages. J'espère n'y avoir pas trop échoué.

AUTEUR

Alain-Noël Henri

IDREF : <https://www.idref.fr/083014993>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000077325074>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14609017>